

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

LE JOUEUR D'ÉCHECS

STEFAN ZWEIG

LE JOUEUR D'ÉCHECS

Traduit de l'allemand
par Françoise Wuilmart



VOIR DE PRÈS

Titre original : *Schachnovelle*

© 1941-1942, Stefan Zweig.
(édition originale : Janos Peter
Kramer, Buenos Aires / Verlag
Pigmalion, Buenos Aires)

© 2013, 2018, Éditions Robert
Laffont, S.A.S., Paris,
pour la traduction française.

© 2024, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-647-7

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

PRÉSENTATION

Ce n'est pas sans raison que cette nouvelle est l'une des plus célèbres de la série. Les multiples strates qui la constituent, les ingrédients en partie autobiographiques, comme si souvent chez Stefan Zweig, semblent récapituler tous les thèmes abordés précédemment. L'épaisseur tant narrative qu'humaine, et même allégorique, en fait une sorte de testament fictionnel, d'autant que pour la première fois Zweig semble régler ici un compte avec lui-même, à l'image de l'exilé autrichien qu'il met en scène. C'est le dernier récit que Zweig

écrivra avant de se donner la mort : il l'a rédigé en septembre 1941 à Petrópolis, au Brésil, où il se suicidera avec sa seconde femme, Lotte, le 22 février 1942.

Il s'agit cette fois encore d'un récit enchâssé. Un homme, le narrateur, fait deux remarquables rencontres sur le paquebot reliant New York à Buenos Aires : Mirko Czentovic, champion du monde d'échecs, et le Dr B., ancienne victime des nazis, pour qui le jeu d'échecs est devenu une « intoxication » à la suite d'un cheminement qu'il relatera lui-même.

La vie de Mirko Czentovic nous est d'abord rapportée par le narrateur : orphelin d'un modeste batelier slave et recueilli par le curé de son village, il est mauvais élève et

ne brille ni par son intelligence ni par sa culture ; mais un don exceptionnel pour le jeu d'échecs en fait un champion imbattable dont l'existence sera tout entière concentrée sur les soixante-quatre cases et les trente-deux figures de l'échiquier.

Ce qui saute d'abord aux yeux, c'est la parenté entre la brillante monomanie de Czentovic et le fameux syndrome défini par le psychiatre britannique John Langdon Down au XIX^e siècle : celui des « idiots savants » (aujourd'hui simplement « savants »), ces enfants qui, dotés d'une intelligence médiocre, possèdent néanmoins un don particulier et spectaculaire. Leur talent consiste principalement à reproduire et à imiter, les autres caractéris-

tiques récurrentes de l'individu étant le refus de tout contact social et la préférence pour les activités monotones. Cependant la confrontation de Czentovic avec le Dr B., au cours de deux parties d'échecs provoquées par le narrateur et quelques voyageurs, mettra en évidence une autre dimension fondamentale, relevée dans presque toutes les interprétations du récit : l'incarnation d'un fascisme sadique et déshumanisant.

À quel adversaire Czentovic sera-t-il confronté ? À un exilé autrichien (comme Zweig) d'une quarantaine d'années, dont la pâleur extrême et la « vieillesse prématurée » frappent au premier abord. Il n'a plus touché à un échiquier depuis plus de vingt ans et, pourtant, il semble avoir une

maîtrise incomparable du jeu. Nous apprenons de sa bouche qu'il fait partie d'une riche famille viennoise d'avocats qui protégeaient les biens de la famille royale et de certaines congrégations religieuses. Trahi par un employé, il est arrêté par les nazis, qui ne l'enverront pas dans un camp mais l'enferment dans une chambre de l'hôtel *Métropole*, quartier général de la Gestapo. Les nazis y pratiquaient une torture particulière : l'isolement complet visant à la destruction psychologique du sujet. C'est par le plus grand des hasards que le Dr B., en manque de lecture et de nourriture intellectuelle, trouve le moyen de voler un manuel d'échecs et dès lors s'initie à l'art des grands maîtres, finissant

par jouer contre lui-même des parties imaginaires.

Cette nouvelle, plus que les autres, est indissociable du contexte biographique de sa genèse : Zweig y dresse incontestablement un portrait crypté et éclaté de lui-même. Isolé, volontairement certes, à Petrópolis, il souffrait lui aussi d'être privé des livres que lui avaient fournis les riches bibliothèques européennes ou américaines. Lui aussi s'était procuré un manuel d'échecs dès son arrivée à Rio, et l'on raconte que la veille de sa mort il aurait joué une longue partie avec un ami. C'est également par hasard qu'il trouva dans sa maison de Petrópolis un livre salvateur : un recueil des *Essais* de Montaigne. Zweig s'intéresse à Montaigne

comme à un « homme libre, précurseur d'un combat pour la liberté intérieure, dans un temps comme le nôtre, qui souffre du même désespoir que nous car il veut rester équitable et prudent au nom d'un sens fanatique de la liberté ». À l'époque de la rédaction de ce récit, Zweig vit dans un état de détresse absolue : sur le plan personnel d'abord, ses conflits intimes restent insolubles, ses relations avec Lotte se dégradent et il aspire à se rapprocher de son ex-femme, Friderike ; enfin et surtout, il y a le fait qu'Hitler a réduit à néant son idéal humaniste, et il ne peut oublier que ses livres sont interdits et brûlés dans sa Vienne natale.

Animé comme Montaigne par un

sens fanatique de la liberté dépourvu de toute intention militante, Zweig choisit le repli intérieur. Coupé de tout, désespéré, comme le Dr B. dans sa cellule, il confessa à Jules Romains : « Moi je fléchis devant chaque coup de vent, et ma seule force de me maintenir était de me replier en moi-même. Un arbre sans racines est chose bien chancelante, mon ami... »

Dans la nouvelle, le Dr B., privé de nourritures spirituelles, condamné à la monotonie et donc à l'exil intérieur, passe ses journées à jouer aux échecs, non pas sur un échiquier tangible, avec des pièces réelles, mais dans l'abstrait, avec les formules consacrées qui figurent les cases et les pièces. Son esprit, qui calcule

ses coups à une vitesse croissante, devient une machine qui s'emballe de sa propre virtuosité, et le « sol se dérobe sous ses pieds ». Ce décollement de la réalité, ces incursions de l'esprit et de l'individu tout entier dans l'abstraction la plus totale lui ouvrent l'abîme de la folie, et la tentation est grande d'y voir une sorte d'image prémonitoire des dangers de notre monde virtuel. C'est bien sûr, une fois encore, le thème de l'addiction fatale au jeu qui est abordé, mais ici la spirale infernale qui emporte le sujet dans son tourbillon prend une autre signification : elle semble symboliser cet égocentrisme fatal dans lequel Zweig, le non-interventionniste, paraissait acculé à la fin de sa vie, avec pour corollaire cet autre

comportement mis en évidence chez le Dr B. : il est condamné à jouer ses parties contre lui-même, ineptie s'il en est puisque le cerveau, censé ignorer les tactiques de l'adversaire, les élabore lui-même. Pour échapper à l'ennui littéralement mortel dont il est la proie, il en est alors réduit à se dédoubler – et nous savons que le dédoublement est un thème de prédilection chez Zweig, qu'il s'agisse de la femme aimée dans *Histoire au crépuscule*, du héros réfractaire de *La Contrainte*, de l'aristocrate de *Nuit fantastique* ou enfin des *Sœurs (dis)semblables*, pour ne citer que quelques exemples.

Mais ici le clivage de la conscience va plus loin : car les deux Je mis artificiellement en présence s'af-